

Les usagers des catacombes de Paris : société secrète et espace hétérotopique

The users of Paris catacombs: secret society and heterotopic space

Florian Dauphin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/communicationorganisation/5035>

DOI : [10.4000/communicationorganisation.5035](https://doi.org/10.4000/communicationorganisation.5035)

ISSN : 1775-3546

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2015

Pagination : 13-24

ISSN : 1168-5549

Référence électronique

Florian Dauphin, « Les usagers des catacombes de Paris : société secrète et espace hétérotopique », *Communication et organisation* [En ligne], 48 | 2015, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 03 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/communicationorganisation/5035> ; DOI : [10.4000/communicationorganisation.5035](https://doi.org/10.4000/communicationorganisation.5035)

Les usagers des catacombes de Paris : société secrète et espace hétérotopique

Florian Dauphin¹

Introduction

Sous les pieds des parisiens, en dessous des égouts et du métro, des individus investissent illégalement des kilomètres de galeries et de carrières pour la majorité situées en Rive gauche de la Seine. Les carrières souterraines de Paris appelées « catacombes » sont des lieux qui posent de nombreuses questions d'ordre socio-anthropologique quant à l'imaginaire et aux pratiques sociales associés à un territoire. Dans les représentations collectives, ce sont des lieux chargés d'imaginaire morbide² (de marginaux, voire de déviants), des lieux mortuaires et donc inoccupés, inaccessibles et interdits au commun des mortels. Pourtant, pour les usagers³, ce sont de fait des lieux praticables et pratiqués au sein desquels ils produisent du sens, entretiennent des valeurs et un idéal commun. Cet idéal peut se résumer comme le partage d'un « trésor », d'un territoire « magique », « sacralisé » qui doit rester entretenu et secret. Cet article vise à comprendre les formes d'organisation ritualisée des usagers des catacombes de Paris (dits « cataphiles ») et leurs liens avec la perpétuation d'un espace hétérotopique au sens foucauldien.

Après avoir dressé la singularité topographique des lieux à la fois historiques et contemporains (traces modernes et esthétiques), des idéaux-types des *cataphiles* seront esquissés. Nous analyserons comment l'espace souterrain s'oppose objectivement et subjectivement (phénoménologiquement) à celui de la ville. Le concept foucauldien d'« hétérotopie » sera convoqué pour comprendre le caractère « magique » et « sacralisé » du lieu chez les pratiquants. Nous montrerons que l'organisation sociale des usagers des catacombes

1 Florian Dauphin est sociologue et maître de conférences en Sciences de l'Information et de la Communication à l'Université de Picardie Jules Verne. Il mène ses recherches au sein du laboratoire Habiter le Monde (EA 4287) ; florian.dauphin@u-picardie.fr

2 Outre les nombreuses légendes urbaines sur les catacombes, le film récent « Catacombes » (John Erick Dowdle, 2014) témoigne de cette peur associée à ce lieu.

3 Nous proposons le terme « usager » des catacombes, tout en le distinguant de son emploi habituel d'usager de service public ou privé.

résulte du caractère hétérotopique (une utopie vécue et localisée) du lieu dont la pratique est clandestine. Dès lors, l'idéal se perpétue sur le mode d'une organisation sociale, comparable aux « sociétés secrètes », fondée par l'initiation, sur le secret et sa conservation. La médiation de cette pratique est crainte par les protagonistes. Elle pourrait avoir pour conséquence l'intrusion de nouveaux venus qui ne respecteraient pas les codes sociaux d'usage et qui profaneraient les lieux. Par ailleurs, une sur-médiatisation des lieux pourrait entraîner la fermeture massive des entrées par les autorités.

La méthodologie de cette recherche repose sur des observations participantes, ainsi que des entretiens *in situ* et à la surface avec des cataphiles. 14 entretiens semi-directifs ont été réalisés, retranscrits puis analysés. 9 entretiens ont eu lieu dans les catacombes et 5 à la surface. L'observation participante et la connaissance du territoire s'avèrent indispensables pour échanger avec les acteurs qui sont de *prime abord* méfiants vis-à-vis des néophytes. Cette situation du chercheur par rapport à l'entrée sur le terrain dans le cadre de pratiques illégales et secrètes est maintenant classique en sociologie, comme en témoigne la sociologie de la déviance (Becker 1985). Des photographies personnellement prises, lors de « descentes », permettent d'illustrer la singularité des lieux.

Historique, topographie et sociabilité des lieux

Les galeries souterraines de Paris sont des lieux avec une forte dimension historique (Thomas 2015) qui remonte à la construction de Lutèce. À l'époque gallo-romaine, les roches de gypse et de calcaire sont utilisées pour construire la ville. Par la suite, sous l'Ancien Régime, l'importation des pierres et le recouvrement de la capitale feront oublier les carrières. C'est lors des problèmes d'affaissements au XVIII^e que les galeries vont devoir être entretenues. À partir de 1786, les carrières vont se transformer en ossuaires lorsque les cimetières seront saturés. Des millions d'ossements humains seront entreposés. Ainsi, les carrières parisiennes seront baptisées « catacombes » (littéralement « parmi les tombes »). En réalité, les ossuaires ne représentent qu'une infime partie des galeries⁴. Les lieux abriteront au cours de l'histoire des brasseries, des champignonnières, ou bien encore serviront de cachettes pour les résistants pendant l'occupation allemande. Dès la fin des années 40, les étudiants de l'École des mines⁵, puis ceux de médecine y descendront. Un arrêté préfectoral du 2 novembre 1955 rendra l'accès aux galeries interdit. C'est particulièrement à partir des années 60 que les amateurs de catacombes y descendront. L'heure de gloire des souterrains sera dans les années 70 avec de nombreuses fêtes et concerts organisés. Cette occupation des lieux entraînera

4 Parmi les trois ossuaires, il y existe celui « officiel » et légal qui se visite à Denfert-Rochereau, puis ceux se situant sous Montparnasse et Montrouge.

5 Sur un long couloir, chaque promotion de l'École des mines de Paris réalise un graffiti.

la fermeture massive des accès dans les années 80. Depuis, les catacombes sont devenues des lieux marginaux et les fêtes se raréfient.

L'aspect historique des lieux est visible à travers de nombreuses traces : plaques de rues et inscriptions latines (cf. figure 1). Les plaques des rues rappellent les anciens noms des rues parisiennes qui pour beaucoup ont changé à la surface. Conjointement aux marques de l'Histoire, les catacombes sont marquées par des traces contemporaines, notamment artistiques. Les excursions dans les salles et les couloirs donnent à voir toutes sortes de productions esthétiques. Nous le verrons, il s'agit aussi de lieux contemporains où règne ce qui est communément appelé le « *street art* ». Ce sont également des espaces aménagés de façon conviviale par les amateurs.



Figure 1 : Plaques de rues et inscriptions latines (extrait de l'Ancien Testament) taguées puis nettoyées. Source : F. Dauphin

Topographiquement, les souterrains parisiens s'étendent sur plus de 300 kilomètres. Essentiellement, ce sont des couloirs plus ou moins réguliers et longs, bas de plafond et assez étroits. Se mouvoir nécessite de se baisser régulièrement. Quelquefois, il apparaît indispensable de ramper sur des petites parcelles et l'on peut se retrouver dans des passages inondés et cheminer dans l'eau. Arpenter le territoire à bonne allure est assez physique. L'expression de « *spéléologie urbaine* » (Lebreton & Héas 2007) rend bien compte de l'aspect sportif de cette activité. Ce labyrinthe est constitué de couloirs qui se croisent et qui conduisent parfois à des culs-de-sac (accès muré, éboulement ou encore itinéraire non fini). Sans plan, il est aisé de se perdre. De fait, personne ne peut s'y aventurer seul sans avoir été initié auparavant. Pour le *cataphile* averti, il y a toujours une part d'exploration, de découverte de nouveaux accès et de nouveaux lieux. Ce côté aventureux va de pair avec un goût du risque modéré de se perdre.

Les catacombes sont également constituées de « salles » (cf. figure 2), des espaces plus ou moins vastes. Les « salles » sont particulièrement recherchées par les *cataphiles*. Elles constituent les espaces à visiter et sont le patrimoine des souterrains. Quelquefois, il est nécessaire de marcher longuement et de passer par des endroits peu confortables pour les atteindre. Leur difficile accessibilité leur confère un caractère secret et sacré, comme s'il s'agissait d'un trésor qu'il faut mériter. Les « salles », sont généralement des lieux aménagés. Elles sont ornementées (cf. figure 3) de *graffitis*, de fresques, de mosaïques murales, ou

encore de sculptures et aménagées de bancs et de tables en pierre pour pouvoir se reposer, se restaurer et échanger. Les « salles » portent des dénominations attribuées par les pratiquants dans un processus d'appropriation des lieux, à l'instar des pratiques artistiques et d'aménagement du lieu. Par exemple, il existe une salle dite du « cinéma » (ou « soleil ») qui contient des bancs de pierre en rangées et des *graffitis* d'icônes du cinéma, la « plage » où le sol est de sable et qui est ornée d'une longue fresque de vagues, le « Bunker Allemand », la « bibliothèque » avec quelques livres mis à disposition ou encore la salle « des fleurs » avec des fleurs en plastique. À côté des formes d'art, une multitude de messages ornent les murs des catacombes, comme des *tags* et inscriptions humoristiques et/ou poétiques.



Figure 2 : Chatière d'entrée, couloir inondé et salle du cinéma. Source : F. Dauphin



Figure 3 : Mosaïque murale, sculpture du minotaure, graffitis. Source : F. Dauphin

Il existe une manière de s'approprier et de rendre « habitables » les « salles », d'en faire des lieux conviviaux et de les préserver, de les nettoyer et de les consolider si besoin. L'art de bricoler va de la confection de mobilier en pierre jusqu'à la consolidation d'un mur. Toutes ces modifications de l'espace confèrent à l'usager le sentiment de participer à la mémoire du lieu. Ce sont de fait les *cataphiles* qui contribuent à rendre les lieux « habitables » alors que l'Inspection Générale des Carrières (IGC) n'a pour mission que de contrôler et de consolider les sous-sols. Certaines salles sont laissées à l'abandon, avant d'être restaurées. Alors que les couloirs sont des lieux de passage, les salles constituent le creuset dans lequel se déploie la sociabilité des *cataphiles*,

particulièrement les week-ends. Les catacombes sont pour les usagers des espaces pratiqués, de découverte, de déambulation, de performance sportive et parfois des lieux festifs.

Les « cataphiles » : des pratiques et des profils divers

Le caractère illégal du lieu ne rend pas aisées la mesure et la fréquence du phénomène. Si les usagers des catacombes se désignent eux-mêmes « cataphiles », ils ne constituent pas un groupe homogène et n'ont généralement pas de disposition particulière pour les ossuaires ou pour la mort. C'est l'appétence pour la « spéléologie urbaine » qui est le dénominateur commun de ce groupe. Ce goût est semblable à celui des explorateurs de lieux urbains peu communs et souvent illégaux appelé « Urbex » (contraction de « urban exploration »). L'aventure et la découverte de nouveaux territoires et accès avec ou sans plan (pour les plus experts) sont le *leitmotiv* de ces aventuriers souterrains. Outre les explorations, les activités sont variées : certains restaurent des salles quand d'autres expriment leur art (*graffitis, tags, mosaïques, sculptures, etc.*).

À partir de l'analyse de nos observations participantes et des entretiens semi-directifs menés avec les cataphiles, nous proposons une typologie des usagers par l'activité et la fréquence des descentes avec quatre idéaux-types : « l'utilisateur néophyte », « l'utilisateur intermédiaire », « l'expert » et « l'expert contributeur » :

- « L'utilisateur néophyte » ou occasionnel constitue la figure du « touriste » qualifié comme tel par les *cataphiles*. Il est introduit et ne peut pas se trouver là par inadvertance. Il est totalement dépendant de son « guide » qui connaît les normes, les manières de faire, les chemins et surtout la sortie. Le néophyte accorde totalement sa confiance envers son « mentor » et ses compétences. La première « descente » mêle excitation d'une expérience transgressive et hors norme mais aussi une certaine appréhension. L'expérience et les entretiens menés révèlent que l'entrée toujours étroite met rapidement dans l'ambiance. À l'instar des « sociétés secrètes », les pratiquants observent une méfiance vis-à-vis de l'intrus qui doit faire « profil bas » et rester très discret pendant la descente, le voyage puis la remontée. Le passage qui marque la coupure entre les deux mondes doit être extrêmement discret. Il est attendu par les initiés que le néophyte respecte les lieux, ne les dégrade pas et ramasse ses éventuels débris. La règle d'or est la discrétion. L'utilisateur du samedi soir pour une fête peut faire partie de cette catégorie. De même, selon un interviewé des usagers véritablement touristes payent pour la visite clandestine des catacombes. Parmi ces néophytes, seule une minorité va véritablement découvrir une appétence pour les lieux et souhaitera y retourner.

- « L'utilisateur intermédiaire » est initié par un « expert » et plus généralement un « groupe d'experts », partage la sociabilité cataphile et désire découvrir d'autres lieux. L'intégration commence par le don d'une carte (ou plus

précisément le lien *web* pour télécharger une carte fiable) et des conseils sur l'équipement approprié. À ce stade, l'usager commence à connaître les lieux et à se repérer. Il n'est plus considéré comme un touriste et se sent lui-même initié.

- « L'expert » maîtrise les plans, (se promène parfois seul) et peut emmener des néophytes. Il est souvent équipé : casque, longues bottes, *etc.* L'expert connaît des pairs. L'attribution d'un pseudonyme marque symboliquement son appartenance au lieu et à la communauté.

- « L'expert contributeur » peut être « maçon » et ouvrir des accès à des salles ou même des stations de métro dites « fantômes » (Cenet 2013), consolider des murs, ou aménager une salle. L'expert contributeur peut également être « artiste » : réaliser des *graffitis*, mosaïques de céramique, statues, *etc.* Les organisateurs de soirées, de concerts ou de projections de films font partie de cette catégorie. Enfin, le contributeur peut être un « frotteur ». C'est la terminologie employée pour désigner ceux qui restaurent des endroits considérés comme souillés par des *tags*. Les *cataphiles* gèrent eux-mêmes la remontée des déchets. Des opérations complexes de nettoyage qu'ils nomment « cataclean » sont mises en place. Les membres se retrouvent *via* des tracs et/ou par le bouche-à-oreille pour nettoyer certains lieux. Il s'agit de remplir des sacs poubelles de déchets et de les remonter à la surface. Lors d'une intervention plus d'une centaine de sacs peuvent être remontés. La norme d'usage est que chaque usager gère ses déchets. Les contributeurs œuvrent donc à la propreté des lieux. Douglas (1992) a bien montré comment toute sacralité nécessite des rituels qui visent à organiser notre milieu et distinguer la pureté de l'impureté, l'ordre du désordre.

Comme tous idéaux-types, les frontières entre les différentes catégories ne sont pas étanches.

Des « espaces autres », antagonistes à la ville

En tant qu'espaces vécus et pratiqués, les catacombes sont des « espaces autres ». Dans la conception de Foucault (1994 : 755), les utopies constituent « des espaces qui sont fondamentalement essentiellement irréels ». À l'inverse, les hétérotopies sont des « contre-emplacements, sortes d'utopies effectivement réalisées [...] hors de tous les lieux, bien que pourtant ils soient effectivement localisables » (Foucault 1994 : 755-756). Les catacombes sont des espaces hétérotopiques.

L'environnement des catacombes est antagoniste à la surface de la capitale anonyme et de son rythme effréné et stimulant. Dans le territoire sacralisé par les praticiens, outre le climat différent⁶, les perceptions – du temps, de l'espace (clos, vaste et obscur), des sens (en particulier le silence total), du corps (que l'on entend) – ainsi que le rapport aux autres (que l'on ne peut pas ignorer)

⁶ Quel que soit le climat à la surface, la température dans les catacombes stagne aux alentours de 15 degrés.

sont opposés à ceux qui règnent à la surface de la capitale. Le caractère hétérotopique des catacombes va de pair avec « ce qu'on pourrait appeler, par pure symétrie, des hétérochronies ; l'hétérotopie se met à fonctionner à plein lorsque les hommes se trouvent dans une sorte de rupture absolue avec leur temps traditionnel » (Foucault 1994 : 759). Selon Lebreton et Héas (2007 : 346), dans ces espaces vécus, il existe une « variation des rythmes biologiques, écologiques mais aussi sociaux des pratiquants » qui entraîne des « expériences modifiées » et un « état affectif sensible, proche du domaine sacré ». Aller dans les catacombes constitue donc une véritable expérience extraordinaire, qui commence par une initiation. Il faut contrôler ses craintes et émotions devant des lieux parfois relativement inconfortables. « Descendre » constitue une nouvelle expérience individuelle et sociale. Cette expérience est source d'enchantement pour les protagonistes qui considèrent les lieux comme des espaces vécus inédits. Certeau (1980) montre bien comment un lieu se transforme en espace dès lors qu'il est vécu dans un rapport affectif entre le familier et l'étranger.

L'espace souterrain est difficile à définir dans la mesure où il n'est ni public, ni privé. Il est un territoire « intime ». Si la surface est la « scène » au sens goffmanien (1974), les sous-sols sont de l'ordre des « coulisses », même s'il existe une mise en scène de l'identité *cataphile*. Pour ces derniers, ces lieux présentent un espace de liberté qui fonctionne en dehors des institutions normées, du statut et du rôle socioprofessionnel. Dans les années 80, une enquête ethnologique sur les *cataphiles* insistait sur la « socialité inversée » par rapport à la « surveillance normalisante de la surface » (Glowczewski 1985 : 86). C'est particulièrement le rapport au travail qui semble être fui. L'expérience constitue une quête de sens dans le cadre d'un lieu autre qui permet également la construction d'une identité différente de celle de la surface. L'identité *cataphile* fait partie pour les protagonistes du processus de « l'invention de soi » (Kaufmann 2004).

Dans ce territoire, la déconnexion aux technologies de l'information et de la communication est inévitable. La communication avec l'extérieur est impossible. Le téléphone mobile ne passe pas. On se retrouve donc injoignable. Selon les interviewés, la rupture de lien avec le monde extérieur renforce la manière de vivre le moment *hic et nunc*. La déconnexion devient en soi, une expérience pour les citoyens hyper-connectés. Ce monde s'oppose là encore à l'hyper-modernité régnante à la surface. Ceci n'empêche pas de voir les *cataphiles* équipés avec des appareils photo, enceintes portatives pour écouter de la musique, ou même des ordinateurs et vidéoprojecteurs pour visionner un film collectivement.

Une organisation sociale ritualisée autour du secret

Plusieurs auteurs ont proposé l'expression de « société secrète » pour définir les *cataphiles* (Glowczewski, 1985, Lebreton & Héas, 2007). On peut

définir une société secrète comme une organisation sociale qui maintient ses activités secrètes. Le secret trace une frontière invisible entre ceux qui en sont dépositaires et ceux qui en sont exclus. Dans le cas des catacombes, la frontière est marquée par un territoire entre le dedans et le dehors. Si l'on emploie l'expression de « société secrète », ou bien celle de « société fermée » (Bryon-Portet 2011), pour qualifier les cataphiles, il faut préciser que l'organisation n'est ni religieuse, ni spirituelle, ni idéologique, ni politique. Elle n'est pas non plus une fraternité. La communauté *cataphile* constitue une organisation sociale avec des normes informelles, un langage et une connaissance commune d'un territoire et de son accès. La « communauté » est invisible d'en haut et les membres se sentent dépositaires d'un secret. Simmel (1991) oppose la « société secrète » à la « société globale ». Selon lui, « l'essence de la société secrète, en tant que telle, c'est l'autonomie » (Simmel 1991 : 87). L'autonomie se forme avec des rituels qui marquent l'appartenance à ses semblables et la coupure avec les autres. La coupure entre la société globale et la société secrète, entre le dedans (les pairs) et le dehors (les autres) est manifeste tant topographiquement que socialement.

Tardy souligne que l'entrée dans une société secrète modifie l'identité qui se construit par un processus de socialisation fondé sur l'initiation :

À l'image de l'entrée en religion, l'entrée en société secrète implique [...] l'identité de l'individu. Pas seulement l'identité sociale, qui se reconnaît par le vêtement et par les pratiques quotidiennes, mais une identité plus profonde acquise par le biais d'une initiation (Tardy, 2007 : 50).

La sociabilité souterraine se distingue donc de la sociabilité de surface : deux « faces » (Goffman, 1973) sont en jeu. Une identité est visible alors que l'autre est secrète. Les rites font partie de la socialisation des *cataphiles* sans pour autant être formalisés et donc institutionnalisés. Le rite initiatique, qui constitue comme l'a montré Van Gennep (1981) une variante des rites de passage, se fonde sur la discrétion et le respect de certaines valeurs, de règles et de savoir-vivre dans le but de perpétuer l'hétérotopie.

Le rite d'initiation apparaît fondamental dans la carrière du *cataphile*. C'est habituellement l'appréciation de la première fois qui conditionnera ou non l'appétence pour les « descentes » suivantes. Le baptême est généralement mêlé d'excitation et d'appréhension. La peur principale étant la claustrophobie particulièrement accentuée du fait que l'on ne peut pas entrer et ressortir aisément. L'accès est toujours très étroit (il doit rester secret et invisible). Le passage entre les deux mondes doit demeurer secret. Il marque la coupure matérielle et symbolique de deux ambiances. Foucault (1994 : 760) souligne que « les hétérotopies supposent toujours un système d'ouverture et de fermeture qui, à la fois, les isole et les rend pénétrables. En général, on n'accède pas à un emplacement hétérotopique comme dans un moulin ». On entre dans l'hétérotopie par des entrées ardues, comme par exemple des

chatières (cf. figure 1). L'acquisition d'un plan fait partie des rites d'intégration. Traditionnellement, dans la carrière du *cataphile* obtenir un plan est une intronisation car un initié accorde sa confiance à un impétrant au point de photocopier ou d'envoyer par courriel les plans. Avant la démocratisation de la photocopieuse dans les années 80, les cartes étaient recopiées à la main. Ce travail laborieux représentait donc un réel investissement. Particulièrement dans ces lieux, la carte n'est pas le territoire. Le territoire évolue sans cesse. Des entrées sont (ré)ouvertes d'autres sont (re)fermées (plaques soudées, murage) dans un *jeu du chat et de la souris* avec les autorités (l'Inspection Générale des Carrières). Une fois adoubé, le *cataphile* aura un pseudonyme qui l'identifiera comme un des leurs. Il ne s'agit évidemment pas que d'un simple surnom mais d'une identité d'un habitué des souterrains. Une identité totalement détachée de celle de la surface. Une fois intronisé, le membre pourra aussi être amené à participer à des opérations collectives de restauration de « salles » ou de nettoyage.

Les signes de reconnaissance sont théoriquement la particularité des sociétés secrètes. Pour les *cataphiles*, la reconnaissance se fait d'emblée par la présence dans les lieux secrets. Chacun se fait rapidement une idée de l'ancienneté de son interlocuteur dans le lieu et de sa connaissance du territoire. L'accoutrement et l'équipement (le « décor » de la « façade » au sens de Goffman) sont des signes de reconnaissance. Les formes de distinction des *cataphiles* et les pratiques de dissimulation existent donc mais la hiérarchie est informelle. Officiellement, il n'y a ni statut, ni rang, ni rite symbolique lors de l'initiation, pour la reconnaissance des pairs ainsi que pour le passage à un statut supérieur. *A contrario* des sociétés secrètes, il n'existe pas d'institutionnalisation des pratiques comme l'a décrit Petitat :

Le serment solennel, les menaces, l'apprentissage du silence durant l'initiation, la transmission orale de préférence à la transmission écrite, l'initiation lente, par étape, à travers une hiérarchie luxuriante de statuts, jusqu'au saint des saints de l'association, ces moyens dissuadent, préviennent, aguerrissent, soudent. (Petitat, 1998 : 162).

Néanmoins, le monde *chthonien* est élitiste, avec de multiples formes de sélections informelles. Les « touristes » sont souvent rejetés. À l'image de la célèbre étude de Becker (1985) sur les *outsiders* dans laquelle il montre comment les musiciens de jazz usent de stratégies pour mettre à distance les « caves ».

Parallèlement aux rites de passage, les rites d'interaction sont fondés sur la perpétuation du secret. Simmel (1991) rappelle que tout secret est lié à une connaissance. Quand des *cataphiles* inconnus se rencontrent, la discussion oscille entre partage et secret. Néanmoins, Simmel (1991) remarque que la connaissance réciproque est indispensable aux interactions. Dans la communication, il se joue la capacité d'ouverture et de fermeture par rapport

à l'autre. Simmel (1991) considère le secret comme une condition préalable de la communication, ce que l'on peut qualifier de dialectique entre savoir et non-savoir et entre dit et non-dit dans les interactions. Petitat (1998 : 161) écrit que selon Simmel le secret « génère une double fascination : celle de la conservation et celle de la révélation ». De cette fascination, pour les protagonistes, il s'agit de préserver sa face (Goffman, 1973) et celle de l'autre. Il ne faut pas discourir sur les entrées (et ou sorties). Chacun doit se débrouiller. Avouer être perdu serait honteux. Les rites d'interaction des *cataphiles*, visent à garder le secret des lieux et maintenir la face devant ses pairs. La communication se situe donc entre le voilement et le dévoilement.

Lors des différents rituels, la règle prépondérante est de conserver les connaissances acquises comme des secrets. On comprend dès lors que la transmission de la carte des souterrains est primordiale dans l'initiation du nouvel explorateur. Paradoxalement, les plans se trouvent partiellement sur certains *forums* Internet mais selon les experts de manière erronée. Ceci peut être aussi dit afin de décourager les curieux qui pourraient trouver rapidement les plans *via* le *web*. Il faut noter qu'afin de conserver les lieux le plus secrètement possible, les entrées (ou sorties) ne sont pas mentionnées. De même sur les *forums* peu d'informations précises sont disséminées. L'information et la communication entre les *cataphiles* passent par le bouche-à-oreille et les tracs déposés dans les salles, donc accessibles uniquement par les pairs. Les tracs permettent essentiellement d'annoncer un évènement (soirées, opérations de nettoyage), de défendre des valeurs communes ou de faire rire par des messages humoristiques.

L'auto-organisation de la communauté génère également des conflits sur la conception du territoire et sans doute dans la manière de vivre l'hétérotopie. La cohabitation des traces historiques et des traces liées aux productions esthétiques génère des rivalités. Certains amateurs de la dimension authentique des souterrains s'opposent aux *tags* lorsqu'ils estiment qu'ils sont situés sur ou à proximité d'espaces ayant une valeur séculaire et constituant un trésor à protéger. Des *cataphiles* protecteurs des lieux, appelés les « frotteurs », s'organisent en équipe pour nettoyer les *tags*.

Conclusion

L'interaction et la communication des *cataphiles* sont structurées autour du secret. La comparaison de la communauté avec une « société secrète » nous semble dès lors appropriée. Le but est avant tout de perpétuer un espace hétérotopique où le dénominateur commun de cette communauté est la sacralité d'un lieu vécu, différent de celui de la surface. L'expérience phénoménologique transforme le lieu historique en espace pratiqué. L'identité des « profondeurs » apparaît différente de l'identité de surface. La construction identitaire se fonde par un processus de socialisation qui s'effectue par des rituels informels. Un apprentissage d'un savoir-faire, d'un savoir être et d'un

non faire savoir s'opère. Cet apprentissage constitue un secret qui soude la communauté dans un esprit de groupe. La perpétuation du secret (partagé) et l'autogestion sont le ciment de ce groupe.



BIBLIOGRAPHIE

BECKER Howard (1985), *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié.
 BRYON-PORTET Céline (2011), « La tension au cœur de la recherche anthropologique. La dialectique intérieur/extérieur, théorie/pratique, une nécessité pour l'étude des institutions fermées », *Anthropologie et sociétés*, 35 (3), p. 209-231.

CENET Basile (2013), *Vingt mille lieux sous Paris*, Paris, Édition du trésor.

CERTEAU Michel de (1980), *L'Invention du quotidien, t. 1 : Arts de faire*, Paris, Gallimard.

DOUGLAS Mary (1992), *De la Souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, Paris, La Découverte.

FOUCAULT Michel (1994), « Des espaces autres », *Conférence au Cercle d'études architecturales du 14 mars 1967, retranscrite in Michel Foucault (1980-1988), Dits et écrits t. IV*, Paris, Gallimard, p. 752-762.

GLOWCZEWSKI Barbara, MATTEUDI Jean-François (1983), *La cité des cataphiles, mission anthropologique dans les souterrains de Paris*, Paris, Librairie des Méridiens.

GOFFMAN Erving (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne, Livre I : La présentation de soi*, Paris, Les Éditions de Minuit, Le sens commun.

GOFFMAN Erving (1974), *Les rites d'interaction*, Paris, Éditions de Minuit.

KAUFMANN Jean-Claude (2004), *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Armand Colin.

LEBRETON Florian, HEAS Stéphane (2007), « La spéléologie urbaine », *Ethnologie française*, Vol. 37 / 2, p. 345-352.

PETITAT André (1998), « Chapitre 6. Secret et formes sociales : Simmel et Goffman », *Secret et formes sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, « Sociologie d'aujourd'hui », p. 149-177.

SIMMEL Georg (1991), *Secret et sociétés secrètes*, Paris, Circé.

TARDY Jean-Noël (2007), « Des catacombes à l'insurrection. Signes de reconnaissance, signes de ralliement des sociétés secrètes en France (1821-1851) », *Hypothèses* 1, p. 45-54.

THOMAS Gilles (2015), *Les catacombes : Histoire du Paris souterrain*, Paris, Edition Le Passage.

VAN GENNEP Arnold (1981), *Les rites de passage : étude systématique des rites...*, Paris, Picard.

Résumé : Cet article vise à comprendre l'organisation sociale des usagers des catacombes de Paris dits « cataphiles ». Cette pratique illégale se situe en marge de la société avec ses propres codes sociaux. Les usagers entretiennent un idéal commun que l'on peut qualifier d'« hétérotopie » autour d'un territoire « sacralisé » qui doit rester secret et entretenu.

Une organisation sociale comparable à celle des sociétés secrètes, avec des pratiques et des rituels informels, se perpétue afin de préserver le territoire.

Mots-clés : catacombes, société secrète, hétérotopie, sociabilité, rituels, communication.

Abstract: *This paper aims to understand the social organization of Paris catacombs users, so-called «cataphiles». This illegal practice is on the fringes of society with its own social codes. Users maintain a common ideal that can be described as «heterotopia» around a «sacred» territory, which must remain secret and preserved. A social organization, similar to secret societies, with practical and informal rituals, continues to preserve the territory.*

Keywords: *catacombs, secret society, heterotopia, sociability, rituals, communication.*